Zeitschrift: Protar

Herausgeber: Schweizerische Luftschutz-Offiziersgesellschaft; Schweizerische Gesellschaft der Offiziere des Territorialdienstes

Band: 7 (1940-1941)

Heft: 4

Artikel: Un aspect capital de la guerre aérienne

Autor: Naef, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-362786

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un aspect capital de la guerre aérienne

Par le cap. E. Næf

En marge du rôle joué, aux yeux de tous, par les forces aériennes dans la guerre actuelle — les chasseurs et les bombardiers ont essentiellement aujourd'hui l'honneur du «communiqué» —, il peut être intéressant de relever l'une des missions capitales dont les ailes ont été chargées de septembre 1939 à nos jours. Cette tâche se poursuit en ce moment encore, et tout laisse entendre qu'elle est loin d'être terminée. C'est de ce travail quotidien, permanent, régulier, méthodique, tout de haute précision et de minutie, que dépend le succès ou l'insuccès d'une opération stratégique ou d'une simple entreprise tactique.

Aujourd'hui, plus que précédemment, grâce aux progrès scientifiques réalisés en la matière, l'aviation est le véritable œil du haut commandement. Elle est la collaboratrice indispensable de l'Etat-major d'armée, car c'est elle qui est chargée de voir avec une exactitude absolue à des centaines de kilomètres, de déceler tout ce qui peut être instructif de savoir, de dresser presque quotidiennement l'image exacte de la vie et des mouvements de troupes du territoire ennemi.

Les reconnaissances aériennes sont non seulement une arme importante du service de renseignements, mais elles contribuent, grâce aux indications fondamentales qu'elles apportent, à la mise au point et à l'ordonnance de toute offensive quelconque.

C'est ici qu'apparaît le rôle capital de l'*appareil photographique*, ou *cinématographique*. Selon l'envergure du trajet à effectuer, ou la valeur des documents à relever, ce sont des appareils de bombardement spécialisés, des multiplaces de combat ou encore des appareils de chasse qui sont affectés en permanence à la photographie aérienne.

*

Cette reconnaissance n'est pas l'œuvre de profanes. Les observateurs attachés à ce service — collaborateurs sans lesquels la préparation méticuleuse d'une entreprise ne saurait être assurée dans ses moindres détails —, sont de véritables techniciens, de véritables artistes mis au bénéfice d'une instruction technique de premier ordre. Ils doivent savoir (qualités personnelles assez rares) apporter une attention toujours égale, pendant un travail de longue durée, aux tâches qu'ils réalisent, réfléchir froidement en dépit des conditions extérieures inquiétantes, et surtout enfin opérer les prises de vues selon une technique déterminée, toujours la même, en dépit des difficultés rencontrées en cours de mission. Les conditions actuelles de l'aviation, vitesse considérable des avions, évolutions à des plafonds souvent élevés, camouflage terrestre de l'adversaire, chasse de l'ennemi, ne sont pas faites pour faciliter les travaux des observateurs-photographes. Leur labeur découle soit d'ordres très nets concernant des points à élucider — confirmation de renseignements reçues par le haut commandement, établissement des dégats causés par des assauts aériens, précisions à relever concernant la puissance industrielle de tel ou tel secteur —, soit de leur propre initiative personnelle. Dans ce dernier cas, l'observateur-photographe travaille à la manière du «reporter» qui va au-devant de l'information, qui la recherche, mais qui doit accomplir ses explorations dans des conditions infiniment périlleuses.

*

Grâce aux progrès de la photographie, auxquels nous faisions allusion plus haut, le cliché aérien enregistre aujourd'hui nombre de détails invisibles tant à l'œil exercé de l'observateur d'aviation, qu'aux regards de l'observateur terrestre. C'est le cas de dénivellations insignifiantes, dans telle ou telle région, susceptibles de déceler des travaux souterrains d'importance. De telles dénivellations ressortent fort nettement sur une photographie aérienne travaillée.

Par ailleurs le cliché photographique est longuement et minutieusement examiné, presque disséqué. C'est l'œuvre des spécialistes des services photographiques. Le grossissement d'une vue, l'utilisation particulière de la stéréoscopie, d'autres procédés scientifiques encore permettent de «lire» une photographie, et d'en retirer les précisions que contiendrait un rapport manuscrit détaillé.

Cette «lecture» est encore facilitée par l'étude de plusieurs photographies aériennes du même secteur précis, du même port, du même compartiment de terrain, photos prises à la même altitude et sous le même angle, sous le même degré, mais à deux ou trois jours d'intervalle pendant une quinzaine. Les travaux de l'adversaire sont souvent alors démasqués, et ses intentions dévoilées. C'est ce qui fait dire, non sans raison, qu'un document photographique «parle» avec une grande clarté. Il peut indiquer l'étendue et la valeur de matériels accumulés, de travaux entrepris, de bombardements effectués, de trafics ferroviaires, de mouvements dans les ports. Et sur le plan tactique, il souligne les faiblesses de certains secteurs, la robustesse d'autres, oriente le commandement, confirme ou infirme les renseignements qui lui sont parvenus par d'autres sources.

Les appareils photographiques automatiques permettent les réalisations étonnantes. Dans le cadre, pour ne citer qu'un exemple, de la préparation d'une opération tendant à l'installation d'une tête de pont par un détachement d'infanterie de l'air (parachutistes), les vues aériennes d'un secteur donné sont à même d'en établir et d'en fixer, mieux que n'importe quel croquis ou photo terrestre, tous les aspects. La photo fixera les moindres détails du secteur et toutes ses particularités proches et lointaines. Le fonctionnement des appareils automatiques permet d'obtenir une succession de clichés se recouvrant de façon appropriée

et autorisant un examen stéréoscopique remarquable.

C'est ainsi que les services photographiques des forces aériennes actuelles parviennent à établir des tableaux d'ensemble de telle ou telle région, à l'échelle désirée, tableaux d'une valeur pratique inestimable. On se souviendra d'ailleurs peut-être de certaines réalisations de cette espèce, présentées à l'Exposition Nationale Suisse de Zurich. Lorsque certaines vues verticales manquent de «clarté», des photos obliques sont alors immédiatement tirées sur le même objectif, et dévoilent à coup sûr le détail exigé.

L'emploi de la photo aérienne, en guerre, est d'ailleurs infiniment multiple. Au combat, elle offre également toute son importance, permet de déterminer la raison d'une résistance, le motif d'un échec, la puissance d'ouvrages fortifiés, le point de passage de renforts. Elle est devenue l'agent actif du renseignement au premier chef.

*

Ces quelques remarques laissent entendre ce que représentent la préparation et la formation des observateurs-photographes actuels. Cette branche de l'aviation militaire a subi les mêmes transformations, depuis vingt ans, que les autres activités réservées aux forces aériennes. Si le matériel technique s'est encore infiniment amélioré, si les procédés ont bénéficié aussi des découvertes scientifiques, les spécialistes de la prise de vues aériennes sont devenues des «as» de la partie. Le terme n'est pas de trop. Et leur labeur, naturellement inconnu — car il n'est pas de ceux qui autorisent des indiscrétions — possède une valeur essentielle dans le cadre des opérations en cours. On se souviendra peut-être qu'à certaines périodes de la guerre actuelle, alors que les opérations terrestres semblaient connaître quelque ralentissement, les communiqués étrangers faisaient souvent allusion aux «reconnaissances armées» entreprises par l'aviation.

Ces «reconnaissances armées» avaient toute leur importance. Leur mission était d'éclairer le commandement, et de lui donner les renseignements obligatoires. Soumis à un labeur obstiné, assurant un emploi parfait des moyens techniques mis à leur disposition, faisant montre d'une volonté tenace et d'une discipline rigoureuse, volant par tous les temps, les observateurs-photographes accomplissaient leurs missions, s'attachant corps et âme à la recherche du renseignement et du secret de l'adversaire, de ce secret qu'il sied de percer car il est une source de surprise. Le rôle de la photographie aérienne est ainsi de participer directement, et de plus en plus, dans le cadre des principes et des procédés du combat moderne, à la réalisation de l'économie des forces, de la liaison judicieuse des armes à l'heure «H»; ce rôle consiste également à collaborer à la mise en œuvre d'une action rapide, d'une opération décidée, en facilitant ce que l'on dénomme l'exploitation du succès.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer, dans cet ordre d'idée, que cette science moderne qu'est la photographie aérienne — science dont l'après-guerre permettra de connaître l'emploi considérable et les réalisations pratiques aujourd'hui encore confidentielles —, ne constitue pas une application de principes nouveaux, mais uniquement une mise en pratique de principes anciens, adaptés aux moyens modernes. De tout temps, le commandement a recherché le renseignement. Mais divers procédés, dans ce domaine, toujours en usage certes, se signalent cependant par leur lenteur. Il faut aller vite, à cette heure-ci. L'aviation moderne, alliée aux progrès de l'art photographique, a permis cette application nouvelle de l'ancien principe. Les observateurs-photographes, instruits à la perfection, sont devenus en quelque sorte des «détectives de l'espace», fouillant et scrutant les moindres aspects du territoire adverse. Grâce à eux, le commandement agit en territoire ennemi en disposant d'un maximum de connaissances.

On conçoit que cette organisation est le fait d'un travail minutieux, de la formation de cadres admirablement instruits et entraînés, de la constitution d'un personnel volant et terrestre de tout premier ordre. C'est une difficulté de plus qui s'est ajoutée, chez les grandes puissances, à la mise au point de leurs forces aériennes. Mais il ne fait aucun doute qu'aux côtés des chasseurs et des bombardiers, les observateurs-photographes représentent actuellement un corps d'élite dans les rangs du personnel navigant. Et ce corps de spécialistes, son travail constant et régulier, son action presque quotidienne, ne font qu'ajouter à la valeur obtenue par l'aviation militaire, dont le rôle est celui d'une arme indispensable.

Toute arme nouvelle, on le sait, crée la parade. La photo aérienne ne pouvait pas échapper à cette loi. En l'espèce, la défense contre l'action de l'appareil photographique aérien trouve sa réalisation dans l'art du camouflage, un art qui est à même d'être poussé à l'extrême, mais qui nécessite lui également une préparation méthodique. De 1914 à 1918, les belligérants étaient déjà parvenus, à cet égard, à des résultats intéressants. Tout porte à croire que dans la guerre actuelle une évolution importante s'est également accomplie dans le cadre de cette protection passive.